Document generated on 04/24/2024 3:05 p.m.

Études littéraires

Le porcher au palais : Kalila et Dimma, le Roman de Fauvel, Machaut et Boccace

Nancy Freeman Regalado

Volume 31, Number 2, Winter 1999

Écriture contemporaine

URI: https://id.erudit.org/iderudit/501238ar
DOI: https://doi.org/10.7202/501238ar

See table of contents

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)
1708-9069 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Freeman Regalado, N. (1999). Le porcher au palais : Kalila et Dimma, le Roman de Fauvel, Machaut et Boccace. *Études littéraires*, *31*(2), 119–132. https://doi.org/10.7202/501238ar

Article abstract

A political catch phrase recurs in five works dating from 1313 to 1359 : " Porchier mieus estre ameroie que Fauvel torchier [I'd rather be a swineherd than curry Fauvel] " (*Kalila et Dimna, le Roman de Fauvel* in BNF Ms. Fr. 146, *le Confort d'ami* and *a complainte* by Machaut, and " Griselda " in Boccacio's *Decameron*). The transtextual circulation of the catch phrase takes us inside the medieval chancery where history and poetry are made and where ethics mingle with political concerns. It warns against abuse of power, evil counsellors, and corruption of court life while it captures a fleeting phrase that reveals an epoch.

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LE PORCHER AU PALAIS : *KALILA ET DIMNA, LE ROMAN DE FAUVEL,* MACHAUT ET BOCCACE[1]

Nancy Freeman Regalado

■ La transtextualité réveille des « mémoires » par un jeu d'échos de citations et d'images formant un réseau dans l'imaginaire médiéval qui à son tour permet de saisir les valeurs, les désirs et les craintes d'une époque. Il est rare cependant de pouvoir capturer sur le vif les petites phrases qui ressortissent à la circulation orale et au moment. La petite phrase politique naît d'une circonstance et finit le plus souvent avec elle, comme le mot qu'on attribue à Marie-Antoinette en 1789 — « Qu'on leur donne donc de la brioche ! » — ou la phrase "Read my lips" du Président George Bush. Rien de plus éphémère que la petite phrase politique : elle ne dure pas comme la locution, création anonyme d'usage courant ; son autorité ne s'accroît pas avec le temps et la répétition comme celle du proverbe. Passagère comme le slogan, elle n'est pas forcément créée pour porter un programme politique. Elle est révélatrice cependant des grandes questions qui occupent les esprits à un moment particulier : elle exprime une mentalité ; elle peut menacer un pouvoir, faire crouler un régime. Mais, à moins de devenir un « mot historique » comme celui de Marie-Antoinette, la petite phrase du moment passe avec son temps.

---

1 Des versions de cet article ont été présentées en janvier 1994 au séminaire d'Oxford sur le *Fauvel* dirigé par Margaret Bent et Andrew Wathey et au 32e "International Congress on Medieval Studies" à Kalamazoo MI., dans une séance « A Focus on Lyric : Crossing Language Boundaries », organisée par Wendy Pfeffer et Samuel N. Rosenberg. Je remercie vivement les collègues que j'ai consultés sur le passage transtextuel du porcher : Margaret Bent, Claudie Bernard, Elizabeth A. R. Brown, David Cannata, Mary J. Carruthers, Simonetta Cochis, Laure Collin-Wortman, Alice Deakins, Kurt De Belder, Anne Deneys-Tunney, Emma Dillon, Charles Hepleston, David Hult, Victoria Kirkham, Robert Raymo, Edward Roesner, Andrew Wathey et les participants au séminaire d'Oxford et à la séance de Kalamazoo.

Cependant, une petite phrase à résonance politique, qui semble avoir eu cours dans les couloirs du Palais de Philippe le Bel, s'est laissé piéger entre les pages de cinq textes datant de 1313 à 1359 : « Porchier mieus estre ameroie que Fauvel torchier ». Évanescente, cette petite phrase se fige dans un moment de gloire, illuminée par la musique, la miniature, et la mise en page du *Roman de Fauvel* remanié de Paris, Ms. fr. 146 (1317) [2]. Elle apparaît aussi dans la traduction latine de *Kalila et Dimna* que Raymond de Béziers présenta à Philippe IV en 1313. Elle fait entendre un plus lointain écho dans deux poèmes de Guillaume de Machaut, *le Confort d'ami* (1357) et la complainte, « A toi, Hanri » (1359) et dans *le Décameron* de Boccace (1353). Tel le bâton d'une course de relais, cette phrase devient le témoin d'un contact. Elle transporte dans chacune de ses incarnations sa leçon politique et, à chaque apparition, elle donne à voir le monde de la chancellerie royale où se brassent la littérature et la politique au XIVe siècle.

Dans son développement le plus ample, cette petite phrase forme le refrain du rondeau attribué au narrateur dans le *Fauvel* de Fr. 146, que Chaillou de Pesstain augmenta de 169 insertions musicales :

Porchier mieus estre ameroie
Que Fauvel torchier
Escorchier ains me leroie.
Porchier mieus estre ameroie.
N'ai cure de sa monnoie
Ne n'ai son or chier.
porchier mieus estre ameroie
Que Fauvel torchier [3].

Le protagoniste de cette satire allégorique en deux livres (le premier composé en 1310, le second en 1314 par le notaire royal Gervais du Bus, peut-être aussi auteur du premier) est le cheval Fauvel, animal emblématique de l'hypocrisie et de la convoitise qui tyrannisent le monde (Mühlethaler, 1994). Les hommes de tous les états montrent leur aptitude aux Vices en accourant pour « torcher » (étriller) « la beste de mauvaise nature » (*Fauvel*, v. 2936). Le refrain amplifie donc la métaphore centrale de cette satire remaniée de Chaillou de Pesstain — nom maintenant identifié avec celui d'un autre notaire de Philippe le Bel [4]. La satire à son tour reflète la vision globale des pièces réunies dans Fr. 146, une compilation pleine d'échos transtextuels et qui contient, en plus du *Fauvel*, 8 poèmes politiques de Geffroi de Paris, 34 œuvres lyriques de Jehannot de Lescurel, et une chronique métrique du royaume de France pour les années 1300-1316. Prise dans son ensemble, cette compilation constitue une rémontrance pour l'instruction du prince (Regalado, 1998). Elle incarne la perspective de la chancellerie du Palais où elle vit le jour, pendant le règne de Louis X et au début de celui de Philippe V (Roesner, p. 8, 21 et 53 ; Vale, p. 591-598 ; et Wathey, p. 599-613). Elle exprime la sagesse des clercs du Palais qui cherchent à servir le bon prince par leurs conseils afin que « la fleur de lis de France » (*Fauvel*, v. 3263-64) se maintienne en puissance.

Bien que ce refrain s'intègre parfaitement à la satire et à la compilation où il est in-

2 Voir Gervais du Bus ; les pièces musicales et les 1-1069 de Fr. 146 omis par Långfors ont été édités par Emilie Dahnk (voir Dahnk). Voir aussi Roesner.

3 Voir Dahnk, p. mus. 30 ; Rosenberg et Tischler, no. 16, p. 44.

4 Elisabeth Lalou affirme que Chaillou est le notaire du roi, Geffroi Engelor dit Chalop de Persquen (Lalou, p. 314-316).

séré, on peut y reconnaître un mot du moment, car la même petite phrase se retrouve, cette fois en latin, dans un autre livre réalisé pour la cour de France à cette même époque : *Kalila et Dimna*, un recueil de fables indiennes pour l'enseignement moral des princes (Hervieux ; Taylor, p. 183-203 ; et Regalado, sous presse). Avant sa mort en 1305, la reine Jeanne de Navarre avait commandé pour ses enfants une traduction en latin d'une version espagnole de ces contes. Le traducteur était Raymond de Béziers, un physicien protégé par le chancelier du roi, Pierre de Latilly, qui se chargea de présenter le livre à Philippe le Bel à l'occasion de l'adoubement de ses trois fils en 1313. Dans le conte qui donne son titre au recueil figurent deux loups (hyènes dans l'original sanskrit) : le sage Kalila se contente de la tranquillité d'une vie modeste retirée du monde ; mais Dimna devient conseiller du roi lion et — corrompu par l'ambition — finit par être pendu pour médisance, cupidité, et abus de pouvoir. Le mot d'esprit se trouve dans la confession finale de Dimna. Raymond semble l'avoir ajoutée de son cru, car elle ne se trouve ni dans la version espagnole traduite de l'arabe pour Alphonse le Sage en 1251, ni dans la version latine que Jean de Capoue traduisit de l'hébreu avant 1305 pour le Cardinal Matteo Orsini et à laquelle Raymond fait d'importants emprunts (Cacho Blecua et Lacarra, p. 133 et Jean de Capoue, v. 79-335). Cette confession fait partie de son enseignement au prince, car Dimna s'accuse des péchés propres aux mauvais conseillers (et aux premiers ministres de tous les temps) : fiscalité oppressive, déficits budgétaires et rivalités à la cour.

Et postmodum tota patria et illud regnum insurrexit contra leonem, propter malas consuetudines et malas exactiones et operationes, quas constitueram in regno ultra mandatum regus, in tantum quod leo fere amisit totum regnum et deuastauit totum suum thesaurum ; et fere fuit ipse et tota familia mortui et destructi ; et totum istud fuit propter auariciam mei et cupidatem que regnabat in me, et *melius fuisset mihi esse custos porcorum quam esse custos et seruitor domini nostri regis* ; quia dico quod in curia regis non possunt fideles diu uiuere, sed adulatores et bilingues et excoriatores populi (Jean de Capoue, v. 529).

[Et bientôt après, tout le pays et ce royaume se révoltèrent contre le lion à cause des mauvaises habitudes et des levées d'impôts injustes et des malversations que je fis établir dans le royaume au-delà des mandements du roi, si bien que le lion faillit perdre tout le royaume et que tout son trésor fut vidé ; et lui-même et tous ceux de sa maison faillirent mourir et périr ; et tout ceci arriva à cause de mon avarice et de la cupidité qui me gouvernait, et il aurait mieux valu que je fusse gardien de porcs que gardien et serviteur du roi, notre seigneur, *puisque je dis que dans la cour du roi, les gens loyaux ne peuvent vivre longtemps, à l'inverse des flatteurs et de ceux qui ont la langue fourchue et de ceux qui dépouillent le peuple.]*

Trois éléments distinctifs permettent d'identifier la petite phrase dans *Kalila et Dimna* avec celle du *Fauvel* : une formule binaire où l'image clé du porcher (paradoxalement affectée d'une valeur positive) est associée à la critique d'une cour injuste servie par des conseillers flatteurs. La structure binaire — mieux vaut être porcher que servir un mauvais roi — est celle de bien des proverbes latins : « Melior est acquisitio sapientie quam auri et argenti » ; « Melius bene imperare quam regnum ampliare » (Walther, 8, p. 393, no 169a1 ; p. 395, no 199a1). De par sa forme et son thème, la petite phrase rappelle aussi deux passages de la Bible : « Elegi abiectus esse in domo Dei mei, magis quam habitare in tabernaculis peccatorum » (Psaume 83, 11 [*Je préfère me tenir sur le seuil de la maison de mon Dieu plutôt que d'habi-*

ter sous les tentes des pécheurs]) ; « Positum stultum in dignitate sublimi, et divites sedere deorsum. Vidi servos in equis, et principes ambulantes super terram quasi servos » (Ecclésiaste 10, 7 [*La folie occupe de hautes fonctions, tandis que des hommes de valeur restent dans les emplois inférieurs. J'ai vu des esclaves monter à cheval, et des princes aller à pied comme des esclaves*]). Pourtant, l'expression « custos porcorum » ne se retrouve ni dans les œuvres des Anciens ou des Pères [5], ni dans les sources connues de Raymond, bien que celui-ci doublât la longueur de sa traduction par l'insertion d'une anthologie de maximes antiques, bibliques, et patristiques.

La petite phrase de la confession de Dimna dans le livre de Raymond ne semble pas viser un individu précis. Elle a plutôt une portée générale illustrant le thème du mauvais conseiller dans *Kalila et Dimna*. Cependant, les paroles de Dimna dans le livre de Raymond trouvèrent bientôt application à l'actualité parisienne. Quel lecteur de la confession de Dimna se trouvant à Paris en 1315, deux ans plus tard, n'aurait pensé à Enguerran de Marigny, ce ministre tout puissant de Philippe le Bel qui assuma un pouvoir tel que le chroniqueur de Fr. 146 disait qu'il dépassait le roi ?

> Si le tenoit on comme roy
> Lors, mes plus, car le roy sanz lui
> Ne rendoit response a nului.
> Onques homme ne vit on estre
> A la cort le roy si grant mestre,
> Comme fu cel Angerrant lors.
> Ce ful cil qui fist les acors
> En Flandres et tailles lever,
> Dont il fist le reaume grever (Diverrès, p. 209).

On reprochait à Marigny tous les maux du royaume en 1314 : l'augmentation des impôts, le favoritisme, la corruption, les accords avec la Flandre, rivale de la France. Après la mort de Philippe le Bel en décembre 1314, Marigny — comme Dimna — fut disgracié et pendu en mars 1315. Est-ce que cette circonstance donna cours à la petite phrase de la confession de Dimna — « Melius fuisset mihi esse custos porcorum » —, en fit un refrain pour réjouir ceux qui cherchaient à perdre Marigny ? Est-ce que la petite phrase était encore dans l'air en 1316, rappelée peut-être par des lectures publiques de *Kalila et Dimna* [6] ? Est-ce que la version française « Porchier mieux estre ameroie » circulait déjà au Palais ? Ou Chaillou prit-il le refrain de son rondeau directement du livre de Raymond ?

Le *Fauvel* de Chaillou est construit sur des emprunts à ses collègues et aux livres des bibliothèques de la Cité. Remaniant les livres du *Fauvel* du notaire Gervais du Bus, Chaillou insère des passages prélevés du *Roman du comte d'Anjou* que Jean Maillart, notaire lui aussi à la chancellerie du roi, venait de compléter en 1316 ; il calque les trois mille vers de ce qu'il appelle ses « addicions » narratives — qui racontent le mariage de Fauvel avec Vaine Gloire — sur le *Tournoiement Antéchrist* de Huon de Méry (entre 1234-40) dont Louis X possédait un exemplaire (Gervais du Bus, p. 142-144 ; Roques, 1929, p. 548-551 ; Roesner, p. 9-10 ; Dillon, p. 225-226 ; Lalou, p. 313 ; Regalado, 1998, p. 482-483

5 C'est un plaisir de remercier David Hult et Kurt De Belder qui se sont chargés de vérifier les occurrences de *custos* et *porcorum* sur les bases de données à leur disposition.

6 Joyce Coleman envisage la lecture publique des miroirs du prince (Coleman, p. 31, 95 et 97 et, pour la France et la Bourgogne, p. 109-128).

et 488 ; et Wathey, p. 601, note 1) ; et bien des insertions lyriques latines passent — « fauvelisées » — du répertoire de Notre-Dame dans le *Fauvel* (Roesner, p. 15-16). Une citation de *Kalila et Dimna* aurait été facile à reconnaître dans ce jeu d'initiés où elle aurait renforcé l'allusion référentielle à l'actualité politique de 1316-17 : la compilation de Fr. 146 s'achevait alors que le corps de Marigny pendait encore au gibet de Montfaucon.

Entendue au Palais ou prise dans le livre de Raymond, la phrase choc connaît une amplification lyrique extraordinaire dans le *Fauvel* de Chaillou, où elle acquiert une grande résonnance symbolique. Passant peut-être du latin au français, elle impose une structure sonore à la phrase par la rime sept fois réitérée qui met en valeur le mot clé « porchier » — « torchier, escorchier, or chier » [7]. À la différence du proverbe et de la locution, toujours stables et invariables, la petite phrase du jour peut être reformulée pour s'adapter à un contexte nouveau ; en contraste avec le « mot historique », elle peut se détacher de son créateur pour exprimer une perspective changée tout en gardant son sens. Des transformations syntaxiques de temps, de mode, et de point de vue annoncent donc la nouvelle fonction de la petite phrase : « Il aurait mieux valu que je fusse porcher » devient « J'aimerais mieux être porcher » ; la confession du loup Dimna, corrompu par le pouvoir, devient l'admonestation d'un narrateur qui condamne le vice de Fauvel, le cheval maléfique.

Dans son rondeau, Chaillou exploite la valeur symbolique des animaux évoqués par l'image du porcher et du cheval Fauvel. Dans la Bible, le porcher représente le dernier degré d'humanité par son association au porc, animal taboué, proscrit par la loi mosaïque et symbole diabolique de la luxure et de la gourmandise au Moyen Âge (Pastoureau). Jésus expulsa les démons du corps d'un possédé pour les enfermer dans ceux d'un troupeau de porcs (Matt. 8 : 30-34 ; Marc 5 : 2-14 ; Luc 8 : 27-34) ; on envoya le fils prodigue déchu faire paître des porcs au champs (Luc 15 : 15 ; « ut pasceret porcos »). La tension symbolique de la petite phrase résulte précisément de l'inversion de cette valeur négative attribuée au porcher. Le narrateur choisirait d'être « porchier », de servir le porc impur plutôt que de frotter le cheval comme le font « riches, moëns, gros et menus » (*Fauvel*, v. 170) ; il se laisserait « ecorchier », dépouiller de sa peau d'homme, plutôt que de se soumettre à « Fauvel, le roy de fallace » (v. 855), à la bête qui prit une forme humaine et qui règne sur un monde « berstorné » (v. 335).

Dans la mise en page du MS Fr. 146, les images et les vers qui encadrent le rondeau « Porchier » rehaussent, par des effets de contraste et par l'inversion du haut et du bas, ces tensions symboliques entre le divin, l'humain, et l'animal [8]. Au feuillet 10r,

7 Wulf Arlt examine la fonction symbolique de la musique du rondeau « Porchier », la première des pièces à une voix du *Fauvel* de Chaillou à adopter le nouveau langage mélodique du début du XIVe siècle (Arlt, p. 29-30).

8 MS Fr. fols. 10v-11r sont reproduits dans le fac-similé publié par Roesner et al. et — en couleur — dans *Fauvel Studies*, Pl. II-IV ; voir Mühlethaler, 1994, frontispice, figures entre les p. 414-415, et la description détaillée de toutes les miniatures de Fr. 146, p. 414-433.

ces tensions s'expriment dans un jeu hiérarchique d'images sonores. Placés dans le centre du feuillet (qui sépare le premier livre du second), les paroles et la musique du rondeau « Porchier » chanté par le narrateur font suite à une prière où il demande au saint Esprit de bannir de France une autre musique, le hénissement néfaste de Fauvel qui fait « tomber ses ours » dans ce bas monde.

He, unccion esperital,
Qui es plus clere que cristal,
Descent y car y met ta grace
Ne sueffre plus que Fauvel face
Si ses ours tumber en ce monde.
De sa seite trop y habunde.
De France fay Fauvel banir ;
Trop l'a grevée son hanir (Dahnk, v. 7-14).

Insérée dans cette prière se trouve une miniature où le narrateur agenouillé devant son livre écoute la colombe du saint Esprit ; trois traits légers vont de son bec vers le narrateur pour représenter la voix ineffable du ciel. Finalement, un alléluia de Pentecôte, « Veni sancte spiritus etc. » (Dahnk, p. mus. 31) est disposé dans une position privilégiée en haut de la colonne de droite, au-dessus d'une miniature où le narrateur lit son livre à haute voix à un groupe de trois nobles. Ces images s'adressent aux yeux, aux oreilles, et même au nez des lecteurs et auditeurs, car le mot « porchier » — orné d'une grande lettrine au début du rondeau, centré sur la page, et répété trois fois — devait évoquer un monde d'odeurs familières. La page s'adresse ainsi autant aux sens qu'à l'esprit : la colombe du saint Esprit descend vers la porcherie fétide du monde, mais le chant des hommes monte vers le ciel en un alléluia joyeux.

Un jeu de superpositions dans la mise en page du *Fauvel* de Fr. 146 amplifie cette opposition entre bien et mal exprimée par la petite phrase du rondeau et renforcée par la répétition de paires contrastées : l'humain et l'animal, le français et le latin, la monodie et la polyphonie. Centré au feuillet 10^{r} du manuscrit Fr. 146, le rondeau « Porchier » retombe directement sur l'image du cheval Fauvel couronné en majesté qui occupe le centre du feuillet 11^{r}. Cette juxtaposition spatiale est à la fois symbolique et politique, car à l'autre face du feuillet 10, au verso du rondeau « Porchier », se trouve la pièce musicale « Rex beatus », la deuxième voix ou *double* du motet bilingue « Se cuers ioans / Rex beatus / Ave » (Dahnk, p. mus. 32). Ce motet politique — placé exactement en regard de l'image menaçante de Fauvel en majesté au fol. 11^{r} et s'opposant donc visuellement à lui — s'adresse à Louis X et l'exhorte à suivre l'exemple de saint Louis dont il porte le nom [9]. « Rex beatus » donne donc en clair une image positive du roi, alors que la négative s'exprime indirectement et sous le voile du symbolisme animal par la superposition du rondeau « Porchier » à l'image de Fauvel assis sur son trône.

L'amplification extraordinaire de la petite phrase dans Fr. 146 ne s'achève pas avec les feuillets 10^{r}-11^{r}. Le rondeau « Porchier » réapparaît en gloire au feuillet 42^{v}, où il figure comme teneur d'un motet à trois voix, « Celi domina / Maria, virgo virginum / Porchier », le seul des motets latins de Fr. 146 à avoir une teneur en français. « Porchier » et « Maria, virgo » remplacent la teneur et le double d'un motet bien connu du XIIIe siècle, « Celi domina / Ave

9 Sur les valeurs symboliques de la mise en page des fols. 10^{r}-11^{r}, voir Brown, p. 55-58 ; Dillon, p. 220-224 ; Kauffmann, p. 287-299 ; et Rankin, p. 425.

virgo / Et super », composé sur la base de la liturgie de la Pentecôte [10]. « Porchier » figure comme une déclaration du narrateur agenouillé en prière, au fol. 10r devant le saint Esprit, au fol. 42v devant la Vierge dans le motet et dans l'image centrée au-dessus d'une version française des vers du *triple*, « Celi domina » :

> Hee, dame du ciel esmeree,
> De sains et de saintes honoree
> Dedans la court celestial,
> Car depri en especial
> Ton douz filz, saveur du monde,
> Que il Fauvel du tout confonde
> Et nous toille lui et s'estrille
> Et sa suite qui est tant vile (Gervais du Bus, v. 1653-60).

Est-ce que la substitution insolite du rondeau profane « Porchier » à la teneur liturgique « Et super » symbolise la pollution de la Pentecôte évoquée au feuillet 10r [11] ? Ou est-ce que ce motet bilingue invoque les forces de la terre et du ciel contre la menace de Fauvel ? Tout l'univers, du vil porcher à la Vierge, s'arme contre la bête et sa « fause gent de tout bien vuide » (Gervais du Bus, v. 1602) qui sont anathématisés dans les pièces musicales et l'image disposées au recto du même feuillet 42. Un motet politique, accompagné d'une image grandiose d'une fontaine de Jouvence, remplit cette page, « Tribum que non abhorruit / Quoniam secta latronum / Merito hec patimur ». Il est attribué au musicien Philippe de Vitry (1291-1361), qui fut, lui aussi, notaire et conseiller à la cour de France [12]. La grande enluminure vient représenter « la tribu détestable », « la secte des voleurs » du motet, les descendants de Fauvel qui renouvellent leurs forces en se baignant dans la « fontainne de jouvent » de l'image. Le rondeau « Porchier », qui occupe le bas du fol. 42v, est placé au revers de l'image de la Fontaine maléfique et aussi de la teneur du motet : « Nec h[a]ec patimur [quia peccavimus in fratrem nostrum] » (réponse du troisième dimanche de Carême, tiré de Genèse 42, 21 [*Vraiment, nous expions le crime commis contre notre frère*]) [13]. Jusque dans sa disposition spatiale, le feuillet 42 (comme les feuillets 10r et 11r) exploite l'opposition du bien au mal ; il crée un effet de mise en page polyphonique où la résonance transtextuelle traverse les feuillets mêmes aussi bien que les textes. Vue, lue, et entendue d'abord dans le rondeau de fol. 10r et enfin reprise dans le motet « Celi domina » du fol. 42v, la petite phrase du moment devient le chant exalté du narrateur prophète qui se dresse con-

---

10 Dahnk, p. mus. 122 ; voir aussi Anderson, *The Las Huelgas Manuscript, Burgos, Monasterio de Las Huelgas*, MS s.n., 124, fol. 115 et les sources et correspondances citées dans Gordon A. Anderson, vol. II, p. xxxiii et no 27, p. 33 ; pour les sources liturgiques de « Et super », voir *The Liber usualis* (1963, p. 1004). Les quatre derniers vers du *triple* sont « fauvelisés » dans Fr. 146 pour demander l'exil de Fauvel et de sa lignée (sur le bilinguisme des pièces musicales du Fauvel, voir Roesner et al., p. 16-17). Fol. 42v est reproduit dans le fac-similé de Roesner et al., dans Mühlethaler, 1994, entre les p. 414-415, et dans Brown, p. 56 et Kauffmann, p. 286 (fig. 13.1, détail : le narrateur agenouillé devant la Vierge et l'Enfant).

11 Je tiens à remercier Emma Dillon de Christ Church, Oxford University, d'avoir suggéré cette interprétation dans une lettre du 17 février 1994 qui résumait son travail approfondi des sources de ce motet.

12 Dahnk, p. mus. 120. Sur l'attribution des motets politiques de Fr. 146 à Philippe de Vitry, voir Roesner, p. 38-42, attribution qui se confirme grâce aux travaux d'Andrew Wathey (« Myth and Mythography in the Motets of Philippe de Vitry »).

13 Gervais du Bus, v. 1593. Sur la mise en page du fol. 42, voir Roesner, p. 26-27, 29 et 43, ainsi que Kauffmann, p. 299-303 et Fig. 13.12.

tre le tyran : « Porchier mieus estre ameroie / Que Fauvel torchier ! » [14]

Le passage transtextuel de cette petite phrase dans la confession de Dimna et dans les pièces musicales de Fr. 146 révèle donc l'art d'intégrer en une œuvre monumentale la parole fuyante d'un moment. Il y inscrit le souvenir de l'actualité transformé en une leçon durable pour le prince. Mais il fait plus encore : il ouvre les portes de la chancellerie du XIVe siècle pour faire voir la circulation des phrases du jour au Palais : elles passent de bouche à bouche, de langue à langue, d'œuvre en œuvre, et peut-être même, grâce aux déplacements des poètes qui sont aussi des fonctionnaires, d'une cour royale à une autre. La petite phrase fait ainsi connaître le milieu des chancelleries royales où se fait la littérature au XIVe siècle : Machaut, Vitry, Deschamps, Froissart, Chartier, tous fonctionnaires de cour, comme l'étaient Chaucer, Hoccleve, et Gower.

Si le porcher se montre parmi les perles de la poésie amoureuse de Machaut, il n'y a donc pas lieu de s'étonner. « Poète pour la cour, [...] mais non pas tout à fait poète de cour », selon Daniel Poirion (Poiron, p. 196), Machaut place à deux reprises la petite phrase du porcher dans sa vaste production lyrique. D'abord dans le *Confort d'ami* (1357), parmi les conseils au prince adressés à Charles de Navarre lors de son emprisonnement par Jean II.

> Ne pren de tes gens que tes rentes,
> Soit en blez, en cens, ou en ventes
> Car se tu les vues escorchier,
> *Mieus te vaurroit estre .i. porchier* (Guillaume de Machaut, 1992, p. 198).

De nouveau dans la *complainte* de Machaut « A toi, Hanri » (1359), où le poète dit adieu à Reims en se plaignant de ses misères : l'impossibilité de se déplacer sans cheval ; l'obligation d'endosser la cotte de mailles et de monter la garde sur les murs de la ville ; sa mauvaise santé, son manque d'argent, et sa perte de faveur à la cour et auprès de sa dame. Bien que borgne, il voit bien « Qu'a court de roy chascuns y est pour soy » (v. 36). Dans cette kyrielle d'afflictions, Machaut se dit aussi victime d'impôts injustes :

> Encore y a chose qui m'est po belle,
> C'est maletoste et subcide et gabelle,
> Foible monnoie et imposition
> Et dou pape la visitation.
> Or faut paier pour .viij. ans les trentiesmes
> Et sans delay pour le roy .iij. disismes.
> Et li dyable porront de ce finer ;
> On porroit bien une mine miner.
> Mieus me vauroit ailleurs estre .j. porchier
> *Que moy veoir einsi vif escorchier* (v. 15-24) [15].

On reconnaît ici la fréquente condamnation des tailles lourdes dans les œuvres de Machaut, réformateur à ses heures [16] ; on

14 Sur le discours prophétique du narrateur, voir Mühlethaler, 1990, p. 266-286 et Mühlethaler, 1994, p. 234-239.

15 Voir Chichmareff, t. 1, p. 251-53, Complainte III ; éditée et traduite avec un commentaire historique dans Wimsatt, p. 78-82 ; pour une documentation historique et bibliographique compréhensive, voir Earp, p. 265-68, qui fait le rapprochement avec le rondeau de Fr. 146 (p. 267, note aux v. 23-24). Je remercie vivement Charles Heppleston d'Oxford University, qui me signala le porcher dans la *Complainte* de Machaut dans une lettre du 6 mai 1996.

16 Machaut reprend sa doléance dans la déploration du monde du premier songe du *Voir Dit* (1364), dans l'épisode du « Roi qui ne ment » : « Mais une chose trop m'anoie : / Qu'on quiert avoir tant à avoir monoie / Qu'il me faut paier quarantiesme, / Trentiesme, vintiesme, treiziesme, / Et aussi trois fois le disiesme, / Huitiesme, sisiesme, cinquiesme, / Et encore parl'on du deusiesme, / Voire, par Dieu, & du centiesme » (Guillaume de Machaut, 1969, p. 222). Citant ces vers du *Confort* et de « A toi, Hanri », Claude Gauvard rapproche les digressions politiques dans les poèmes de Machaut des idées des réformateurs de 1355-56 (Gauvard, p. 28 et note 23).

entend dans ces vers les plaintes et congés d'autres poètes médiévaux — Rutebeuf, Adam de la Halle, Deschamps, Villon, Molinet — appauvris, souvent borgnes, assaillis de malheurs, qui contemplent le monde d'un regard lugubre et satirique (Cerquiglini, 1984, p. 479-491 et Cerquiglini, 1985, p. 21-31).

Mais il importe ici d'examiner comment Machaut exploite les éléments souples mais résistants de la petite phrase de l'époque de Philippe le Bel — le mot « porchier » associé en une formule binaire à la critique de l'abus du pouvoir. Le premier terme se maintient en s'adaptant de nouveau, d'abord pour condamner le prince injuste, ensuite pour marquer la résistance du poète — « Mieus te vaurroit », « Mieus me vauroit ailleurs estre .j. porchier » — alors que les impôts, instrument du pouvoir, se substituent au roi et à sa cour dans le deuxième. Plus loin dans « A toi, Hanri », pourtant, le vil porcher s'efface et le thème revient avec une valeur toute positive et dans un style plus élevé : « Mais j'aim trop mieus franchise et po d'avoir / Que grant richesse et servitute avoir » (v. 49-50). Cet éloge de la vie indépendante marque un changement de perspective ; elle évoque moins l'enseignement au prince que la tradition anti-curiale de la pastorale classique, illustrée par le « Dit de Franc Gontier » de Philippe de Vitry où l'image du bûcheron laborieux remplace celle du porcher malodorant de l'invective de Machaut (Blanchard, p. 51-53).

Est-ce que la reprise des rimes « porchier / escorchier » dans la complainte est un effet dû au hasard des sonorités [17] ? Ou y a-t-il réminiscence du rondeau « Porchier » choisi pour ses échos satiriques et symboliques [18] ? Si réminiscence il y a, comment la petite phrase du rondeau, sortie de la chancellerie de Philippe le Bel, a-t-elle croisé la route de Machaut ?

La riche documentation historique répertoriée par Lawrence Earp montre combien souvent Machaut — secrétaire et notaire de Jean de Luxembourg, puis poète pour Bonne de Luxembourg, Jean II, Charles de Navarre, Jean de Berry et Charles V — se trouvait en compagnie d'autres secrétaires de la suite des princes de l'Europe au cours de ses voyages, et à Paris (à proximité du Palais) où Jean de Luxembourg avait une résidence à partir de 1327 [19]. Rien d'étonnant donc si, dans cette société de chancellerie, deux grands musiciens du XIVe siècle se sont rencontrés. En l'absence de preuves, la petite phrase du porcher pourrait servir de témoin d'une rencontre hautement significative [20]. Portée par la musique et par les déplacements des fonctionnaires, la petite phrase du Palais devait circuler dans toutes les chancelleries de l'Europe. La petite phrase est inséparable des préoccu-

17 On retrouve « porchier » mais non « écorchier » ou « torchier » dans la table des rimes dressée par Baudet Herenc (Langlois (éd.), p. 156).

18 Gilles Roques note les réminiscences littéraires véhiculées par la reprise de locutions du *Roman de la Rose* et de Gautier de Coincy (Roques, 1982, p. 161-64).

19 Voir Earp, p. 3-51 et Chichmarev, t. 1, p. xxix. On s'est plu à imaginer des rencontres de Machaut et de Chaucer lors du siège de Reims par les Anglais en 1359-60 ou du traité de Calais en 1360 (Wimsatt, p. 77-83).

20 Sur la relation entre les œuvres lyriques de Vitry et de Machaut (rapprochés dans l'énumération des « premiers rethoriques » de l'anonyme *les Règles de la seconde rhétorique*, composé entre 1411 et 1432 [éd. Langlois, p. 11-12]), voir Leech-Wilkinson, t. 1, p. 88-104.

pations politiques de ce milieu, toujours soucieux du pouvoir et souvent critique des abus. Pas de cour sans porcher !

Est-ce par voie d'association d'idées et de mots — le pouvoir et le porcher — que s'explique une dernière manifestation littéraire de la petite phrase ? Le porcher réapparaît de nouveau à la fin de la dernière nouvelle du *Décameron* de Boccace, dans l'histoire de Griselda, exemple d'humilité patiente qui corrige la « matta bestialità » (la folle brutalité) de Gualtieri son époux [21].

> Ed egli [Gualtieri] appresso, maritata altamenta la sua figliuola, con Griselda, onorandola sempre quanto piú, se potea, lungamente e consolato visse. *Che si potrà dire qui, se non che anche nelle povere case piovono del cielo de' divini spiriti, come nelle reali di quegli che saren piú degni di guardar porci che d'averre sopra uomini signoria ?* (Boccace, 1966, p. 656)
>
> [*Alors, ayant marié sa fille en un haut lieu, celui-ci [Gualtieri] auprès de Griselda, qu'il honora de son mieux, vécut longuement et réconforté.* Que peut-on dire ici, sinon que parfois des esprits divins pleuvent du ciel sur de pauvres demeures, comme sur [les demeures] des rois ceux qui seraient plus dignes de garder des porcs que d'avoir seigneurie sur les hommes ?]

La petite phrase du porcher transfuse son sens politique à la nouvelle de Boccace : le mariage devient une figure du royaume où le roi, comme l'époux, doit savoir maintenir l'ordre et la justice (*ibid.*, p. 668) pour assurer ce que Gualtieri désire, « perpetua quiete » [une tranquillité perpétuelle] [22].

Mais chez Boccace la tension de l'inversion symbolique des valeurs dans la petite phrase se perd, puisque le porcher passe du premier au deuxième terme de la formule binaire : il ne s'oppose plus au roi injuste mais se confond avec lui. Installé au palais, le porcher retrouve, tout en se multipliant, une simple valeur négative. La vie de la petite phrase colérique de Dimna, du F*auvel*, et de Machaut s'achève ainsi dans le bonheur tranquille de la tradition anti-curiale, loin des palais et des porchers.

Comment Boccace, né à Florence en 1313, aurait-il pu connaître une petite phrase qui circulait dans la chancellerie du Palais à la fin du règne de Philippe le Bel ? Vittore Branca rappelle que le père de Boccace, négociant pour les banquiers florentins, séjourna à Paris peut-être plus d'une fois mais sûrement aux alentours de 1313-14 ; il connut l'affaire des Templiers en 1310 et le supplice de Jacques de Molay en 1314 (Branca, p. 4-5). Entendit-il la petite phrase dans le milieu du Palais et la répéta-t-il au cours des années qui suivirent ce séjour mémorable ? Ou Boccace l'aurait-il entendue à la cour angevine de Naples ? Il y travailla de 1327 à 1340 auprès de son père, agent de la *compagnia* des Bardi, conseiller et chambellan du roi Robert le Sage (petit-fils de Charles de Valois, frère de Philippe le Bel), qui régna de 1309 à 1343. On n'a pas encore assez précisé l'influence sur la formation littéraire de Boccace de

---

21 C'est un plaisir d'exprimer ma reconnaissance à Mary J. Carruthers qui me signala le porcher à la fin du *Décameron* et à Victoria Kirkham qui, ayant orienté mes recherches sur les contacts entre Boccace et les chancelleries françaises dans une lettre du 25 juin 1994, a eu l'amabilité de m'envoyer son article (« The Last Tale in the Decameron », dans *Mediaevalia*, 12 [1989 pour 1986], p. 205-223) où elle commente l'expression « matta bestialità » (p. 219, note 14).

22 Dans sa version de l'histoire de Griselda, Chaucer appelle le mariage « that blisful yok / Of soveraynetee » (*The Canterbury Tales* : « The Clerk's Tale, » v. 113-14). Sur le mariage figure de la souveraineté légitime, voir Fradenberg, p. 84.

cette cour raffinée, parlant français et où passaient poètes, diplomates, et fonctionnaires de toutes parts qui jouaient chacun leur rôle dans les affaires politiques de l'heure [23].

La petite phrase du porcher éclaire le monde littéraire de la chancellerie du XIVe siècle où s'élabore une nouvelle littérature courtoise qui s'interroge sur la relation entre la nature morale de l'homme et le pouvoir politique. Sans oublier les fictions élégantes de Brocéliande et du jardin d'Amour, les poètes du Palais créent des images nouvelles pour exprimer les préoccupations éthiques et politiques de ceux qui sont chargés d'administrer et de guider le pouvoir du Prince. Déposé dans leurs fictions par des poètes conseillers, le porcher y laisse un relent animal pour inspirer au Prince l'horreur du pouvoir déformé, dégradé par la tyrannie et l'injustice.

23 Branca, p. 10-12, 16-27 et 37-38. Boccace aurait-il connu le *Tournoiement des dames de Paris* (avant 1292) du bourgeois parisien Pierre Gencien (Pierre Gencien, p. 21-63), analogue de sa *Caccia di Diana*, une allégorie charmante qui célébre les dames de Naples ?

Références

ANDERSON, Gordon Athol, *The Las Huelgas Manuscript, Burgos, Monasterio de Las Huelgas*, 2 vol., Hänssler-Verlag, American Institute of Musicology, 1982.

ARLT, Wulf, « Jehannot de Lescurel and the Function of Musical Language in the *Roman de Fauvel* as presented in BN fr. 146 », dans Margaret Bent et Andrew Wathey (éd.), *Fauvel Studies : Allegory, Chronicle, Music and Image in Paris, Bibliothèque Nationale de France, MS français 146*, Oxford, Oxford University Press, 1998, p. 25-34.

BENT, Margaret et Andrew WATHEY (éd.), *Fauvel Studies : Allegory, Chronicle, Music and Image in Paris, Bibliothèque Nationale de France, MS français 146*, Oxford, Oxford University Press, 1998.

BLANCHARD, Joël, *la Pastorale en France aux XIVe et XVe siècles. Recherches sur les structures de l'imaginaire médiéval*, Paris, Champion (Bibliothèque du XVe siècle), 1983.

BOCCACCIO, Giovanni, *le Décameron*, Torino, Giulio Einaudi, 1966.

— — —, *Diana's Hunt, Caccia di Diana : Boccaccio's First Fiction*, éd. et trad. Anthony K. Kassel et Victoria Kirkham, Philadelphia, University of Pennsylvania Press (Middle Age Series), 1991.

BRANCA, Vittore, *Boccaccio : The Man and His Works*, trad. Richard Monges et Dennis J. McAuliffe, New York, New York University Press, 1976.

BROWN, Elizabeth A. R., « *Rex toians, tonnes, tolis* : Louis X, Philip V, and the *Livres de Fauvel* », dans Margaret Bent et Andrew Wathey (éd.), *Fauvel Studies : Allegory, Chronicle, Music and Image in Paris, Bibliothèque Nationale de France, MS français 146*, Oxford, Oxford University Press, 1998, p. 53-72.

CACHO BLECUA, Juan Manuel et María Jesús LACARRA (éd.), *Calila e Dimna*, Madrid, Castalia (Clásicos Castalia), 1984.

CERQUIGLINI, Jacqueline, « "le Clerc et le louche" : Sociology of an Esthetic », dans *Poetics Today*, 5 (1984), p. 479-491.

— — —, « l'Écriture louche. La voie oblique chez les Grands Rhétoriqueurs », dans *les Grands Rhétoriqueurs, Actes du Ve Colloque International sur le Moyen Français [Milan, 6-8 mai 1985]*, Milano, Università Cattolica del Sacro Cuore, 1985, p. 21-31.

CHAUCER, Geoffrey, *The Canterbury Tales*, London, E. Arnold, 1980.

CHICHMAREV, Vladimir (éd.), *Guillaume de Machaut / Poésies lyriques*, 2 vol., Paris, Champion, s.d. [1909].

COLEMAN, Joyce, *Public Reading and the Reading Public in late Medieval England and France*, Cambridge, Cambridge University Press (Cambridge Studies in Medieval Literature), 1996.

DAHNK, Emilie, *l'Hérésie de Fauvel*, Leipzig, Vogel (Leipziger romanistiche Studien), 1935.

DILLON, Emma, « The Profile of Philip V in the Music of *Fauvel* », dans Margaret Bent et Andrew Wathey (éd.), *Fauvel Studies : Allegory, Chronicle, Music and Image in Paris, Bibliothèque Nationale de France, MS français 146*, Oxford, Oxford University Press, 1998, p. 215-231.

DIVERRÈS, Armel (éd.), *la Chronique métrique attribuée à Geffroi de Paris*, Paris, Les Belles Lettres (Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg), 1956.

EARP, Lawrence, *Guillaume de Machaut. A Guide to Research*, New York, Garland (Garland Composer Resource Manuals), 1995.

FRADENBERG, Louise Olga, *City, Marriage, Tournament : Arts of Rule in Late Medieval Scotland*, Madison, University of Wisconsin Press, 1991.

GAUVARD, Claude, « Portrait du prince d'après l'œuvre de Guillaume de Machaut : Étude sur les idées politiques du poète », dans *Guillaume de Machaut : Colloque-table ronde organisé par l'Université de Reims [19-22 avril 1978]*, Paris, Klincksieck (Actes et Colloques), 1982, p. 23-39.

GERVAIS DU BUS, *le Roman de Fauvel*, éd. Arthur Långfors, Paris, Firmin Didot / Société des Anciens Textes Français, 1914-19.

GUILLAUME DE MACHAUT, *le Confort d'ami*, éd. et trad. R. Barton Palmer, New York, Garland (Garland Library of Medieval Literature), 1992.

— — —, *le Voir Dit*, éd. Paulin Paris, Paris, Société des Bibliophiles François, 1875 [réimp. 1969].

HERVIEUX, Léopold, (éd.), *les Fabulistes latins depuis le siècle d'Auguste jusqu'à la fin du Moyen Âge*, vol. V, *Jean de Capoue et ses dérivés*, Paris, Firmin Didot, 1899 [réimp. New York, Burt Franklin, 1965].

JEAN DE CAPOUE [Johannis de Capua], *Directorium humanæ vitæ alias parabolae antiquorum sapientum*, dans Léopold Hervieux (éd.), *les Fabulistes latins depuis le siècle d'Auguste jusqu'à la fin du Moyen Âge*, vol. V, *Jean de Capoue et ses dérivés*, Paris, Firmin Didot, 1899 [réimp. New York, Burt Franklin, 1965], p. 79-337.

KAUFFMANN, Martin, « Satire, Pictorial Genre, and the Illustrations in BN fr. 146 », dans Margaret Bent et Andrew Wathey (éd.), *Fauvel Studies : Allegory, Chronicle, Music and Image in Paris, Bibliothèque Nationale de France, MS français 146*, Oxford, Oxford University Press, 1998, p. 285-305.

KIRKHAM, Victoria, « The Last Tale in the *Decameron* », dans *Mediaevalia*, 12 (1989 pour 1986), p. 205-223.

LALOU, Elisabeth, « la Chancellerie royale à la fin du règne de Philippe IV le Bel, dans Margaret Bent et Andrew Wathey (éd.), *Fauvel Studies : Allegory, Chronicle, Music and Image in Paris, Bibliothèque Nationale de France, MS français 146*, Oxford, Oxford University Press, 1998, p. 307-319.

LANGLOIS, Ernest (éd.), *Recueil d'arts de seconde rhétorique*, Paris, 1902 [réimp. à Genève, Slatkine, 1974].

LEECH-WILKINSON, Daniel, *Compositional Techniques in the Four-Part Isorhythmic Motets of Philippe de Vitry and His Contemporaries*, 2 vol., New York, Garland, 1989.

MÜHLETHALER, Jean-Claude, *Fauvel au pouvoir : lire la satire médiévale*, Paris, Champion (Nouvelle Bibliothèque du Moyen Âge), 1994.

— — —, « les Masques du clerc pour parler aux puissants. Fonctions du narrateur dans la satire et la littérature "engagée" aux XIIIe et XIVe siècles », dans *le Moyen Âge*, 96 (1990-1992), p. 266-286.

PASTOUREAU, Michel, « l'Homme et le porc : une histoire symbolique », dans *Couleurs, images, symboles : études d'histoire et d'anthropologie*, Paris, Le Léopard d'Or, s.d., p. 237-280.

PIERRE GENCIEN, *le Tournoiement des dames de Paris*, dans Andrea Pulega (éd.), *Ludi e spettacoli nel medioevo : i tornei di dame*, Milan, Cisalpino-La Goliardica, 1970, p. 21-63.

POIRION, Daniel, *le Poète et le prince : l'évolution du lyrisme courtois de Guillaume de Machaut à Charles d'Orléans*, Paris, Presses universitaires de France (Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Grenoble), 1965.

RANKIN, Susan, « The *"Alleluyes, antenes, respons, ygnes et verssez"* in BN fr. 146 : A Catalogue Raisonné », dans Margaret Bent et Andrew Wathey (éd.), *Fauvel Studies : Allegory, Chronicle, Music and Image in Paris, Bibliothèque Nationale de France, MS français 146*, Oxford, Oxford University Press, 1998, p. 421-466.

RAYMOND DE BEZIERS [Raimundi de Biterris], *Liber Kalilae et Dimnae*, dans Léopold Hervieux (éd.), *les Fabulistes latins depuis le siècle d'Auguste jusqu'à la fin du Moyen Âge*, vol. V, *Jean de Capoue et ses dérivés*, Paris, Firmin Didot, 1899 [réimp. New York, Burt Franklin, 1965], p. 379-775.

REGALADO, Nancy Freeman, « The *Chronique métrique* and the Moral Design of BN fr. 146 : Feasts of Good and Evil », dans Margaret Bent et Andrew Wathey (éd.), *Fauvel Studies : Allegory, Chronicle, Music and Image in Paris, Bibliothèque Nationale de France, MS français 146*, Oxford, Oxford University Press, 1998, p. 467-494.

— — —, « *Kalila et Dimna, liber regius* : The Tutorial Book of Raymond de Béziers (Paris, BNF MS Lat. 8504) », dans *Satura : Essays on Medieval Satire and Religion in honor of Robert Raymo*, Stamford UK, Paul Watkins, sous presse.

ROESNER, Edward (éd.), *le Roman de Fauvel in the Edition of Mesire Chaillou de Pesstain : A Reproduction in Facsimile...*, introduction par Edward Roesner, François Avril et Nancy Freeman Regalado, New York, Broude Brothers, 1990.

ROQUES, Gilles, « Tradition et innovation dans le vocabulaire de Guillaume de Machaut », dans *Guillaume de Machaut : Colloque-table ronde organisé par l'Université de Reims [19-22 avril 1978]*, Paris, Klincksieck (Actes et Colloques) , 1982, p. 157-173

ROQUES, Mario, « l'Interpolation de *Fauvel* et le *Roman du comte d'Anjou* », dans *Romania*, 55 (1929), p. 548-551.

ROSENBERG, Samuel N. et Hans TISCHLER (éd.), *The Monophonic Songs in the Roman de Fauvel*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1991.

TAYLOR, Barry, « Raimundus de Biterris's *Liber Kalile et Dimne* : Notes on the Western Reception of an Eastern *Exemplum* Book », dans *Cultures in Contact in Medieval Spain : Historical and Literary Essays Presented to L. P. Harvey, King's College London Medieval Studies,* 3 (1990), p. 183-203.

The Liber usualis, éd. les Bénédictins de Solesmes, Tournai, Desclée, 1963.

VALE, Malcolm, « The World of the Courts : Content and Context of the *Fauvel* Manuscript », dans Margaret Bent et Andrew Wathey (éd.), *Fauvel Studies : Allegory, Chronicle, Music and Image in Paris, Bibliothèque Nationale de France, MS français 146*, Oxford, Oxford University Press, 1998, p. 591-598.

WALTHER, Hans, *Proverbia sententiaque latinitatis medii ac recentioris aevi. Nova series. Lateinische Sprichwörter und Sentenzen des Mittelalters und der frühen Neuzeit in alphabetischer Anordnung*, nouvelle série de Paul Gerhard Schmidt, 3 vol., Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1982-1996.

WATHEY, Andrew, « Gervais du Bus, the *Roman de Fauvel*, and the Politics of the Later Capetian Court », dans Margaret Bent et Andrew Wathey (éd.), *Fauvel Studies : Allegory, Chronicle, Music and Image in Paris, Bibliothèque Nationale de France, MS français 146*, Oxford, Oxford University Press, 1998, p. 599-613.

— — —, « Myth and Mythography in the Motets of Philippe de Vitry », dans *Musica e storia*, 6 (1988), p. 81-106.

WIMSATT, James I., *Chaucer and His French Contemporaries : Natural Music in the Fourteenth Century*, Toronto, University of Toronto Press, 1991.